

Carnage Exams

Consultation de copies des examens du second semestre. L'élève qui vient me voir a eu 4/20, elle me demande pourquoi il n'y a rien d'autre que sa note sur la copie. Et en effet, y'a rien. Pas un autre trait de stylo que ce 4/20 écrit en vert dans l'en-tête, et bien sûr je ne sais pas qui a corrigé. Alors je recorre, devant elle, devant les autres élèves qui attendent leur tour. Très vite les points tombent, la copie est plutôt correcte. Au total ça lui fait 10/20. Elle s'effondre en larmes. Elle m'explique avoir pris un avion d'Algérie exprès pour consulter sa copie et faire un rattrapage dont elle ne pensait pas du tout avoir besoin. De fait, elle n'en a effectivement plus besoin. Plus tard j'apprendrai qu'elle a été consulter quatre autres copies (tous ces examens en somme) et est revenue à chaque fois avec plusieurs points en plus.

Bref, ça fait un moment que j'étudie et observe la violence de l'institution scolaire et de sa mise en scène quotidienne. Cette fois, ça me fait péter un câble. Face à elle, et aux autres, je le dis : l'université est une institution d'une extrême violence et je suis en colère quand je la vois s'abattre arbitrairement. Je n'en veux même pas à mon collègue qui visiblement a corrigé la copie par dessus la jambe, on a toutes nos failles, à commencer par l'inhumanité d'une copie anonyme, la distanciation émotionnelle et la dilution de responsabilité qu'elle produit. Comme un soldat qui tire sur des cibles indistinctes au sol depuis son drone piloté à des milliers de kilomètres.

Quelques jours plus tard, c'est le rattrapage. J'accompagne un élève qui demande à aller aux toilettes. Il en ressort livide, tremblant. Je prends un temps avec lui. Assieds toi, respire, qu'est-ce qu'il t'arrive ? Aucun son ne sort. Au bout de deux ou trois longues minutes, il sort un smartphone de sa poche : j'ai essayé de tricher mais je n'ai pas réussi, s'il vous plaît prenez le. Alors on se pose, ça prend quinze bonnes minutes, il me raconte son histoire : quatrième L1, c'est la dernière, sa vie repose sur ce rattrapage. Pourquoi ? Parce que je n'ai plus rien sinon, je ne suis plus rien. Il était démoli. Broyé par l'absurdité sociétale et universitaire.

Après avoir pesé les options, je crois que j'aurais aimé qu'il triche, qu'il se rebelle, qu'il s'oppose à la violence du système, qu'il arrête de s'y soumettre. Qu'on arrête toutes de se plier lâchement à ces règles grotesques d'incarcération cérébrale.

À l'issue de l'épreuve s'initie une discussion avec lui, deux de ses camarades et moi-même. C'est devenu un grand classique, quand je demande pourquoi vous êtes là, pourquoi vous vous faites autant de mal, c'est quoi le sens de tout ça, je réalise qu'iels ne savent pas : « on va en cours pour aller en cours ». C'est presque valable pour tout le monde, sauf les plus brillant·es élèves qui semblent aimer ce qu'iels font ici, ou du moins aimer la valorisation sociale que ça leur donne sur le moment. Il ne s'agit jamais d'aimer l'informatique pour elle-même et encore moins d'aimer l'avenir qu'on ne leur promet plus...

Parce que c'est le point névralgique de toute cette souffrance gratuite : qu'est-ce qu'iels foutent là ? Question que je pose maintenant systématiquement au premier jour de chacun de mes cours : pourquoi on apprend l'informatique ? Pourquoi on nous gave d'IA ? (en master) Pourquoi, par-dessus tout, on passe 6h par semaine pendant 12 semaines (et je passe le temps de travail à la maison, les révisions) sur un truc aussi inutile qu'OCaml ?

Pourquoi donc, alors qu'il est aujourd'hui si clair que le numérique et son monde sont le catalyseur du désastre planétaire ; d'un anéantissement biologique global qui, loi de Moore aidant, est dix-mille fois plus rapide que la cinquième extinction de masse ; d'une fuite en avant techno-délirante qui anéantit tout sous couvert de cette pensée magique technosolutionniste dont il suffit de cinq

minutes de réflexion, avec éventuellement un peu d'histoire de la technique, pour prendre conscience de l'infinie bêtise ?

Bien sûr qu'on ne se pose jamais la question, et qu'on ne l'évoque jamais en cours... ça risquerait d'être gênant. Parce que la réponse est d'une évidence crasse : vous êtes là, mesdemoiselles et messieurs, pour devenir les futur·es soldats du parachèvement de la destruction planétaire, au seul service du techno-féodalisme naissant, des ruines du capitalisme, de leur totalitarisme orwellien et de la guerre généralisée au vivant. En plus, coup de chance, vous êtes à Grenoble, terre du techno-militarisme, des entreprises (ST, Thalès, Lynred) qui, non contentes de vendre la mort pour faire du chiffre, rompent en plus les embargos internationaux sur les ventes d'armes. Parce qu'envoyer des armes à la fois à l'Ukraine et à la Russie, c'est plus rentable dans le temps. Ces horribles heures d'endoctrinement et de servitude, reclus·es dans des amphis sans fenêtres à écouter un prof lire ses slides insipides et tellement hors-sol (alors qu'il fait 30° dans les amphis début juin parce qu'on rationne l'élec de la folie nucléariste et que le monde est en surcuison...), et qui coûtent si chères à l'État, ne sont évidemment pas vaines pour tout le monde.

Personnellement, j'y arrive plus. Je vois cette violence institutionnelle partout. Je vois aussi notre lâcheté collective, nous les cajolé·es du système, à continuer à servir la même soupe qui forment les élites du carnage alors qu'on est bien au courant des désastres du numérique, de l'IA et des technologies de surveillance et de mort étudiées et conçues dans nos propres labos. En cours, j'ai décidé de le dire : « je me sens mal à l'aise parce que pendant ce cours je vais littéralement mettre une arme entre vos mains : une arme qui permet de vous défendre, parce que connaître l'informatique dans notre monde permet de ne pas être marginalisé·e, mais aussi une arme que des boîtes vont pouvoir exploiter en vous embauchant pour l'utiliser malgré vous. » Et non, on ne travaillera pas toustes dans le médical parce que le médical est un marché de niche, qu'un IRM ça se change tous les quinze ans, alors qu'un missile KH101 équipé de trois puces STM32 produites à Crolles, ça se change toutes les minutes (et je ne parle même pas de la drogue dure que sont les smartphones qui se changent à raison d'1.5 milliard annuellement).

Alors qu'on est à la merci d'une guerre mondiale et atomique, que dans quelques décennies l'humanité et une énorme quantité d'autres êtres vivants auront disparu dans le brasier des mégafeux de notre techno-folie, que la technologie « détruit les enfants et l'enfance »¹, souhaite-t-on vraiment continuer de jouer cette mise en scène grotesque ? Ne devrait-on pas plutôt valoriser leurs élans propres, leurs envies d'ailleurs, de désertion, leur laisser à tout du moins une pleine liberté pour apprendre ?

1 Pour reprendre la thèse de notre collègue Fabien Lebrun qu'on devrait faire lire à tous·tes nos élèves (Lebrun, F. (2020). *On achève bien les enfants: écrans et barbarie numérique*. le Bord de l'eau.)